

XYZ. La revue de la nouvelle



Corrida

Jean-Paul Daoust

Numéro 69, printemps 2002

Des récits impudiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daoust, J.-P. (2002). Corrida. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 13–15.

Corrida

Jean-Paul Daoust

Je revenais de La Havane. Il était autour de deux heures du matin. Il faisait chaud, évidemment. Il y avait peu de monde dans le *wawa*. J'en avais pour quarante-cinq minutes environ avant de retrouver l'hôtel, la plage. J'avais bu moult Cuba Libre au bar d'Hemingway. Comme d'habitude. Et je m'étais accoudé au fond de cette ferraille qui roulait encore par je ne sais quel miracle. Je voulais rester debout. Sinon je crois que je me serais endormi. Et il n'était pas question de rater mon arrêt.

Tout à coup, un beau grand jeune homme arriva. Camisole blanche qui flashait sur la peau de cuivre. Son jeans moulé dans le bronze. Des bras musclés, mais pas trop. Naturellement quoi ! Et une tête d'ange terroriste. Cheveux mi-longs, noirs comme la nuit qui nous englobait de plus en plus, car nous laissions peu à peu la ville. Il s'accrocha à un poteau de métal. Il aurait pu s'asseoir. Il me regarda avec des yeux de loup et je vis qu'il scannait tout mon corps. J'eus un frisson. Il allait sûrement se passer quelque chose. Mais quoi ?

J'étais à la fois fasciné et terrifié d'être seul avec lui au fond du car qui oscillait sur sa vieille carcasse de métal. Puis il jeta un sac de toile noir à ses pieds chaussés de Nike qu'il avait dénichés Dieu sait où ! Et la corrida commença. Il me fixa de ses dards noirs qui m'hypnotisèrent. Alors il sortit une langue d'une longueur phénoménale et il se mit à se lécher l'épaule. Lentement. Une langue d'un rose insoutenable qui lui lustrait la peau. Je vis ses muscles se gonfler en même temps que son sexe dans son jeans. Impressionnant. J'étais sidéré. Et lui qui n'arrêtait pas. Je voyais ses yeux qui me fixaient au-dessus de cette langue interminable qui léchait tout le sel, la sueur de la journée, de la nuit. Je ne pouvais me détacher de lui, les yeux caramélisés par sa beauté. Il jeta un coup d'œil au-devant du véhicule. Les rares personnes qui y étaient ne se doutaient absolument pas de ce qui se tramait dans leur dos. Alors il écarta les jambes autour du

poteau et baissa un peu sa fermeture éclair tout en continuant à me fixer. D'une main il s'agrippa et il leva l'autre bras pour y enfouir au creux de son aisselle cette langue fascinante. Il se mit à se nettoyer comme un fauve, pendant que l'autre main montait et descendait le long du poteau qui se métamorphosait en un serpent argenté. Son jeans gonflé à bloc, j'étais sûr de voir jaillir d'un moment à l'autre un sexe magnifique. Et ce cou tendu où ma langue rêvait de courir ! J'essayais de me ressaisir en me disant que j'avais trop bu, que j'halluciniais quoi ! Mais sa langue glissait toujours de son aisselle à son épaule en un savant va-et-vient qui me rendait fou. Puis il s'arrêta pour regarder de nouveau derrière lui. Rassuré, il recommença son divin, son infernal manège, comme pris à son propre jeu. J'étais affolé. Alors il releva d'un geste brusque sa camisole et se mit à se frotter le bas du ventre, qu'il avait plat et un peu poilu. Il éleva son bras gauche pour y enfouir de nouveau sa langue, que j'aurais aimé avoir dans la bouche. Il baissa un peu plus sa fermeture éclair et sa main glissait le long d'un membre qui me faisait bander à mon tour. Lui aussi, j'aurais aimé le recevoir dans ma bouche. Mes yeux allaient de sa langue qui suçait son bras à sa main qui massait son sexe.

Nous étions en pleine campagne. Malgré le tintamarre du *wawa*, je pouvais entendre la mer, ou était-ce la pression du sang contre mes tempes ? Puis le chauffeur s'arrêta. Quelqu'un descendit. Et on repartit de plus belle. J'aurais voulu jouir sur-le-champ pour qu'on en finisse. Lui n'arrêtait pas. Tantôt sa langue léchait très vite son épaule, son biceps, son aisselle, tantôt elle ralentissait pendant qu'il se frottait au poteau à en exciter tous les saints de la terre, tous les anges du ciel. Puis il me fit un éblouissant clin d'œil qui disait clairement : « Suis-moi. » Mais il faisait si noir dehors. Je ne connaissais rien de ce décor. Par contre je connaissais la loi cubaine. Cette réflexion me rendit la raison, surtout quand la tête de Castro se jucha un bref instant sur ce superbe corps en délire. Je n'avais pas envie d'être expulsé en catastrophe du pays après avoir passé des heures insupportables dans un bureau de police à me faire niaiser.

Quelques minutes plus tard, la fermeture éclair remontée sur son membre éloquent, la sac en bandoulière, le jeune homme descendit non sans me jeter un dernier coup d'œil. Terrible. Je me souviendrai toujours de ce regard-là. Même dans l'obscurité, ses yeux lançaient des éclairs noirs. Il m'attendait. Quand le *wawa* repartit, je me retournai vers lui. Il ne bougeait pas. Puis la nuit l'avalait. Je maudis ma prudence et m'en félicitai en même temps. Quand je retrouvai l'hôtel, c'est en tremblant que je me fis un ultime Cuba Libre, portion adulte consentant. Je fixai la mer jusqu'au lever du soleil. Mais le beau Cubain dansait sur les vagues, car je revoyais sans cesse le film de cette séance torride. Alors je me promis de retourner dès le soir à La Havane et de revenir à la même heure.